



Laurence LABBE

Comment j'ai réussi à  
attraper la lune

**Roman**

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

**ISBN 979-10-227-9406-0**

© Laurence LABBE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

***L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de  
ce livre***

**Couverture réalisée par Romain Marteau :**

**<https://www.behance.net/romainmart2a27>**

**Contact auteur :**

**<http://www.laurencelabbelivres.com>**

**Du même auteur :**

La puissance des ordinaires : action, suspense  
(2014)

La puissance des ordinaires - volume 2 - la victoire : thriller médical, politique et psychologique - littérature générale (2015)

La puissance des ordinaires – volume 3 : retrouvailles : thriller historique (2016-2017)

Comment je n'ai jamais réussi à attraper le père Noël : roman humoristique (2015) – meilleure vente humour en 2015

Poursuites : la trilogie de la puissance des ordinaires (2016) – Top 100 des ventes Amazon en septembre 2016

Comment j'ai réussi à attraper la lune : humour, émotion et suspense (2017)

Comment sauver le monde (de chez soi!) : roman humoristique (2018)

# Table des matières

- 1 – Comment Lucas voulut décrocher la lune
- 2 - «Je suis amnésique !»
- 3 – Les fusillades fleuries de Jacky
- 4 – Anamnèse poétique
- 5 – Au clair de la lune, prête-moi ta plume, pour écrire ton nom !
- 6 – La serre hors du temps
- 7 – Un certain manque d'éducation
- 8 – Un chez-soi pas si confortable
- 9 – L'algorithme du shewing-gum braisé
- 10 – Molière et la Misanthrope des temps modernes
- 11 – La bobine de l'emploi
- 12 – Fragments épars
- 13 – Prince de la lune
- 14 – La mémoire en fusion, éruption !
- 15 – Dormir pour vivre et non pas vivre pour dormir
- 16 – L'amer à mère
- 17 – Les murs ont des oreilles
- 18 – Lisa
- 19 – Un soir à Paris au restaurant
- 20 – Mission dangereuse
- 21 – La chute d'une star
- 22 – À la rencontre de Diogène
- 23 – Passy folle
- 24 – La peur de sa vie !
- 25 – La fin justifie les moyens
- 26 – Aux frontières du réel
- ÉPILOGUE
- POSTFACE

Je dédie ce livre à la famille, au sens large : enfants, grands-parents, parents, frères, sœurs, cousins, cousines, oncles, tantes... Ténus comme la bise, invisibles comme les fils des marionnettes ou aussi denses que les grains de sable du désert, qu'ils soient nourris chaque jour ou abandonnés à leurs destinées, les liens du sang naissent et demeurent forts. Et puis, à mes amis, collègues et toutes les personnes qui me rendent la vie plus douce...

## **AVERTISSEMENT AU LECTEUR**

Ce roman est une œuvre de fiction. Bien sûr, le tableau s'inspire par moments de faits vécus et de personnages réels, car c'est ainsi que travaille l'inconscient : nourri d'expérience et d'imaginaire, il construit et déforme au gré des humeurs afin de servir le cheminement de l'histoire.

Cependant, toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé, tout en n'étant pas impossible, dès lors où la nature crée des multitudes de personnalités différentes mais parfois se ressemblant,

elles-mêmes ayant des existences qui, dans une certaine mesure, en rejoignent d'autres, toute similitude, donc, ne serait que hasard fortuit. L'auteur ne pourra être soupçonné d'avoir relaté volontairement quoi que ce soit qui correspondrait à la réalité.

Mais je vous en prie, laissons-nous à présent porter par cette aventure qui pourra sembler à certains banale et à d'autres extraordinaire... Qu'importe, l'essentiel sera d'y passer un bon moment et peut-être d'en tirer la réflexion et les conclusions qui s'imposent...

*On devient son pire ennemi en essayant de donner du sens à ce qui n'en a pas.*

*Hubert Selby Junior*

# 1 – Comment Lucas voulut décrocher la lune

« Non ! Pas dodo !

– Mon ange ! Demain c'est lundi, il faut dormir.

– Pas lundi, encore dimanche !

– Mon cœur, tu vois la lune dans le ciel ?

– Oui maman.

– Quand elle apparaît, c'est l'heure de te reposer ; puis le soleil se lèvera et il y aura plein de nouvelles choses à découvrir.

– Mais j'ai rien fait aujourd'hui ! T'étais tout le temps avec Jacky et j'me suis ennuyé !

– Tu sais Lucas, ce n'est pas grave de s'embêter. C'est même bon pour ton développement, le docteur l'a dit.

– Oui mais... si papa avait été là... on s'*au... srait* embêté *et délev... délov... grandi ensemble*.

– Oh, tu ne vas pas recommencer ! Ton père, ça le fera pas revenir. En plus, il a plus besoin de développer



quoi que ce soit, lui ! Le plus important, c'est toi, mon trésor.

– Le plus important, c'est mon papa. Quand est-ce que je pourrai le voir ?

– Je t'ai expliqué cent fois qu'il est parti sur son bateau et qu'on ne sait pas quand il reviendra.

– Et quand papa y reviendra, Jacky y s'en ira ? »

En bas, ce dernier s'impatiente. Seul devant la télévision sur le canapé défoncé, il décapsule une autre bière.

« T'en as encore pour longtemps ? », rugit-t-il.

Elle sort de la chambre pour lancer un rassurant «J'arrive !» du haut des escaliers, puis revient border son fils.

« Il est comment mon papa ? Grand avec une barbe comme les marins ? ... Et avec les yeux bleus comme moi ? ... Et il boit beaucoup comme le capitaine Haddock ?

– Tiens, voilà une bonne idée : donne-moi la bande dessinée. On va lire quelques pages et puis dodo, trésor.

– Et si on la décroche du ciel, la lune... demain ce sera toujours dimanche et y’aura plus jamais de lundis ?

– Non si on décroche la lune poussin, il fera trop nuit et tu auras peur.

– Mais on laissera la lumière allumée !

– On ne peut pas décrocher la lune, mon cœur.

– Je suis sûr que si... »

« Bon alors ça y est, il est couché le même ? », s’impatiente Jacky depuis le salon.

Dans la chambre aux murs décrépis, la fraîcheur s’installe doucement. La mère remonte la couverture sur les frêles épaules du petit et l’embrasse à la commissure des lèvres.

« Allez, trésor, dodo maintenant, maman est fatiguée.

– Si tu es fatiguée, maman, va te coucher ; moi je reste à attendre papa. J’ai pas sommeil.

– Mais si, tes yeux ont plein de sable à l’intérieur.

– Un jour, je la décrocherai la lune, tu verras ! Je suis sûr que papa il est dedans. Je la mettrai dans ma chambre, à la place de la lumière. Et il fera plus jamais nuit, et papa il reviendra. »

Ses paupières se ferment, il suce son pouce. Plus besoin de lire pour l'endormir.

« Bonne nuit, mon cœur », murmure-t-elle avant de quitter la pièce.

## 2 - «Je suis amnésique !»

Constat effrayant ! Alors que je restais plantée sur le boulevard, les bras ballants, devant le distributeur de billets, les passants riaient de mon air hagard.

Imbriquées dans la file d'attente qui s'allongeait derrière moi, des personnes exaspérées par mon désespoir pestaient et rageaient. Pour marquer son impatience, un jeune cadre dynamique trépignait. Je me demandais s'il s'entraînait pour une compétition internationale de claquettes.

Les autres : une mamie furibarde, une mère de famille entourée de garnements tellement insupportables que je la plaignais : tous ces gens désiraient une seule chose en cet instant précis : ma mort ! Une sorte de besoin primaire venu de la nuit des temps. Me trucider pour prendre place derrière le distributeur de billets : voilà un objectif qui les rassemblait. Cependant, cette formidable occasion communautaire ne les enchantait pas plus que la perspective d'aider son prochain.

Ce que j'entendis dans mon dos ne m'aida pas à me concentrer :

« Maman, pourquoi la dame fait exprès de rester super longtemps, pour nous embêter ?

– Maman, j'ai faim !

– Maman, j'ai soif !

– Ne crache pas par terre, je t'ai déjà dit que c'est malpoli », explosa la mère.

*C'est ça garde ta salive, surtout si tu as soif, pensais-je. C'est malpoli et puis surtout dégoûtant d'expectorer sur le plancher des vaches.*

« Maman, en plus, t'as vu, y'a une tache sur son pantalon super moche à la dame qui sait pas se servir du tistributeur.

– C'est parce qu'elle est bête ? », renchérit la plus âgée.

Vexée, je me retournai pour constater que mon postérieur était orné d'une trace blanche inélégante. Où m'étais-je donc fourrée ? Mais bon, il y avait plus urgent : retrouver le code de ma carte bleue. Je tirai sur mon tee-shirt tout en réfléchissant.

« Maman, elle bouge pas la dame, elle est peut-être morte ?, clama la plus jeune des deux pestes en postillonnant des miettes de viennoiserie sur ma veste.

– Pour vérifier, il faut pincer, s'enhardit l'aînée. C'est la maîtresse qui nous l'a dit. Quand quelqu'un souffre d'inanition, la première chose à faire c'est de pincer. »

*Attends, la "dame" va te coller une taloche*, pensai-je en tentant de me remémorer depuis combien de temps je me trouvais-là. Extirper à ma souvenance quatre chiffres, récupérer les précieux billets... *Pourquoi suis-je venue tirer de l'argent ?*, me demandai-je.

Soudain les battements de mon cœur résonnèrent en moi comme si j'étais en train de me noyer. *Du calme !*, m'ordonnai-je. Avec un peu de logique, je devrais retrouver le précieux sésame. *Voyons... Ma date de naissance ?...*

*Mon nom ? Mon prénom ?*

Le vide... planétaire, intersidéral, incommensurable, comment dire ? Le néant, le trou noir... L'état de votre maison après le passage d'un huissier commandité par le Trésor public.

Bref.

Il y avait d'autres moyens mnémotechniques. *Mais où est donc Ornicar* me vint à l'esprit. C'était n'importe quoi ! *Restons sérieux !*, commandai-je à mon cerveau. Je respirai un grand coup et tentai de reproduire le mouvement de mes doigts sur le clavier qui devait être enregistré quelque part dans la nébuleuse de mes neurones.

Soudain j'eus un éclair de génie : le premier numéro !

« Bip ! », fit la machine, encourageante.

Je tapai des chiffres, «bip», qui me rappelaient vaguement quelque chose, «bip., bip».

« Tuuuuut, » répondit l'appareil, courroucé. « Code erroné - il vous reste un essai. »

« Dîtes, mademoiselle, vous en avez encore pour longtemps ?

– Oh hé ! Vous n'allez pas m'en faire une pendule pour quelques minutes ?, m'énervai-je. Et dites à vos deux pestes d'arrêter de postillonner sur moi. »

Au comble de l'exaspération, je tapai sur le clavier au hasard.

«Tipitipitip», gazouillèrent les touches du distributeur.

Clignotant rouge.

«Slurrrrrp», fit la machine.

Avalage de la carte.

Fin du round.

« Ben voilà, c'est fini, z'êtes contents ! », pestai-je, en passant devant la file de regards mécontents, tête haute, roulant du postérieur pour garder la face, si l'on peut dire, nonobstant la tache qui ornait l'arrière de mon pantalon.

Je m'éloignais sans savoir où j'allais. Tout d'un coup, je ressentis un vertige : le bruit des voitures derrière moi m'aspirait dans un tourbillon, emportant les restes de mon anamnèse et me laissant un grand vide à l'intérieur.

Je me regardai, tel Narcisse au bord de l'eau.

J'étais habillée de manière simple : un jean (comment ça, moche ?), des chaussures de sport et une veste en toile bleue. Sans doute avais-je voulu faire un aller et retour de chez moi au distributeur, mais...



*Pourquoi ?*

*... De quelle façon cette tache était-elle apparue sur mon séant ?*

Réfléchissant, je frottais. Cela ressemblait à une sorte de plâtre : le plus gros s'estompa facilement. Peut-être avais-je chuté, m'étais-je cogné la tête, ce qui expliquerait mon amnésie ?

Mais je ne ressentais aucune douleur. Rien qu'un sentiment de vide. La faim ?

Je fouillai mes poches et n'y trouvai ni papier d'identité ni argent. Rien qui me permît de manger ou de retrouver la mémoire. Sauf si on considère qu'une gélule sans emballage pût révéler une empreinte génétique ou remplir un estomac.

La belle affaire ! Le truc me glissa des doigts et fut aussitôt gobé par un chien de taille imposante qui passait par là. S'il s'agissait d'un laxatif, cela promettait de garnir et fleurir la rue de manière fort nauséabonde. Je m'éloignai prudemment du chemin de la bête.

Je marchai dans l'artère et arrivai à un embranchement. La porte d'Auteuil. Oui, je connaissais

bien cet endroit. J'en caressais la certitude sans savoir pourquoi ni comment.

Je stoppai, regardant passer les voitures au feu vert. Tout en cherchant à garder contenance, je me sentais stupide. Qui pouvait me renseigner ? Quelqu'un peut-être dans ce quartier me connaissait ? Était-il possible d'arrêter un passant et de lui demander :

« Bonjour, vous savez qui je suis ? »

Ça faisait vraiment dialogue de série Z puissance -12. En plus, le risque de me faire embarquer et enfermer, si quelqu'un devinait à quel point j'étais perdue, me tenaillait.

Même la notion de temps m'échappait. Savoir qui j'étais, mon moi profond, mon caractère se délitait dans les profondeurs d'une brume d'inconscient qui n'avait plus de passerelle avec mon subconscient.

De rage, je balançai mon pied deux ou trois fois dans le pneu d'une Ferrari garée devant moi. Comme si la voiture allait réagir et soudain s'adresser à moi : « Bonjour, vous êtes Bidule, et vous habitez à deux rues d'ici, vous venez de porter atteinte à mon intégrité, l'amende vous sera adressée à votre domicile qui se

trouve...»... Non, non ! Scénario indigne même de la plus médiocre chronique de science-fiction ! Décidément il se passait tout sauf des choses normales dans mon cerveau !

Par contre, il y eut bien une réaction. Je sursautai.

« Vous avez un problème ? », grogna dans mon dos le propriétaire du rutilant bolide.

Je fis volte-face.

« Vous avez l'heure ? », répondis-je avec une pointe d'agressivité.

« Vous maltraitez ma voiture pour avoir l'heure ? Original, mais pas très crédible ! »

Malgré moi j'esquissai un sourire.

« Sauf si votre but était d'attirer l'attention sur vous ! ... »

Je secouai la tête.

« Ou de faire un tour dans mon carrosse ! Vous avez gagné. Je vous accompagne chez vous ?

– Ça va être difficile !, rétorquai-je

– Si, je vous assure. Il suffit que vous preniez place et je vous conduis, certifia-t-il en ouvrant la portière.

– Le seul problème est que... je ne sais pas où !

– Une jolie fille comme vous n’aurait nulle part où aller ? », s’exclama-t-il avec une expression de surprise que je devinai feinte.

Ainsi, il n’aurait pas remarqué la tache sur mon pantalon et les miettes de goûter restées accrochées sur mon épaule ? Peu probable.

« Alors ?, insista-t-il.

– Voyons... Non, aucune idée.

– J’adore votre humour. Et vous n’avez pas l’air commode. J’aime les femmes qui ont du caractère. »

Il me semblait avoir déjà entendu cette phrase. Sans doute un truc servi à toutes les sauces de la drague universelle. Il fallait que je me sorte de cette situation absurde. L’homme à la Ferrari ne me connaissait pas et je ne voyais pas en quoi il pouvait m’être utile. De toute évidence, lui et moi poursuivions le même objectif : me découvrir en profondeur. Mais cela ne me convenait guère. Et puis le fait qu’il me qualifiât de «femme» alors que je sortais juste de l’adolescence soulignait une différence d’âge évidente et infranchissable entre lui et moi.

« Oh mais il me semble que votre visage m'est familier, insista-t-il comme pour m'écraser de sa lourdeur hippopotamesque. Seriez-vous une actrice ? Je vous ai déjà vue quelque part. Mais où ? Aidez-moi, bellissima ! »

Ouh la ! Le propriétaire de l'italienne s'emballait. Y avait-il une chance qu'il fut sincère et, dans ce cas, serait-ce possible de lui extirper quelque renseignement me concernant ? Son air narquois me convainquit du contraire.

« Si on s'est déjà croisés quelque part, soyez assuré que je n'y vais plus depuis », rétorquai-je, le plantant devant la portière ouverte de son véhicule.

Le feu passa au vert pour les voitures, je traversai avant qu'elles ne démarrent. Je savais sans me retourner qu'il avait l'air stupide autant que je l'avais été, quelques instants plus tôt devant le distributeur.

Je regardais devant moi, déjà car cela évite de se prendre une gamelle, et puisque se reporter en arrière de toute évidence ne me mènerait nulle part ailleurs que dans les profondeurs d'un inconnu aussi insondable que l'œuvre de Lord Byron. Étrangement, je me rappelais

avoir assisté à un opéra inspiré des poèmes romantiques de cet original et y avoir contracté un ennui mortel à la limite de la torture. Cette réflexion ne pouvait m'être d'aucune aide en cet instant précis. Par contre, «originale» avait été le qualificatif employé par Monsieur Ferrari pour me définir. Serait-ce possible que mon métier fut actrice, ou peut-être chanteuse ? Pourquoi pas, me direz-vous !

À présent, il s'agissait surtout que j'eusse l'air de savoir où aller.

Inutile que la brigade anti-sans-domicile-fixe me ramasse pour m'envoyer finir la nuit dans un foyer grouillant de bestioles. Ou que les infirmiers psychiatriques me passent la camisole ou me fassent subir des électrochocs comme à Alex dans «Orange mécanique».

Et si on me kidnappait pour prélever mes organes ou faire des expériences sur mon corps, me torturer... Qui s'inquiéterait ?...

*Brrr, pas très émoustillant tout ça ! J'accélérai le pas.*

En continuant tout droit, j'entrerais dans un jardin public.

«*Le Square des Poètes*» !, m'exclamai-je.

En même temps, c'était indiqué. Ça aurait été rageant de me rappeler le nom d'un square alors que je ne connaissais même pas le mien !

J'en étais à cette considération lorsqu'une femme essoufflée se précipita vers moi. Elle faisait tourner au-dessus d'elle un sac à main d'un air menaçant. Je reconnus une des personnes qui patientaient dans la file d'attente derrière moi à la tirette. Serait-ce possible qu'on m'eût haï au point de me poursuivre pour m'assommer avec un baise-en-ville ?

« Mademoiselle ! Vous l'avez oublié !, s'exclama-t-elle essoufflée.

– Ouf ! J'ai cru que vous m'en vouliez. C'est à moi, vous êtes sûre ?

– Ben oui ! Vous l'aviez posé près de la machine ! Ça vous appartient fatalement, répondit-elle d'un air soupçonneux.

– Merci en ce cas », grimaçai-je en prenant l'objet.

*Originale, assez sans doute, pour posséder un sac à main d'homme, songai-je, consternée par la mocheté du fourbi.*

« Pourquoi pensiez-vous que j'en avais après vous ?, demanda la défiante mais prévenante passante.

– Pour l'attente au distributeur ?

– Oh, ce n'était pas grave ! Je croyais que vous faisiez allusion ... vous savez...

– Euh...Oui ?

– ... À votre intervention l'autre soir. Mais je vais vous avouer, chuchota-t-elle en se rapprochant de moi, j'aime beaucoup ce que vous faites ! Je n'aurais jamais osé vous le demander tout à l'heure devant tout le monde, mais ... accepteriez-vous de me signer un autographe ?

– Ah !... Je... »

*Aïe. Me voilà dans une situation délicate. Cette personne m'avait démasquée et... comment avouer mon amnésie ?*

« Donc, vous voulez... que je signe... là ?

– Ben oui, bien sûr », rétorqua-t-elle d'un air de plus en plus méfiant.



Un nœud dans la gorge, je gribouillai quelques mots sur le carnet qu'elle me tendait et finit par un pâté illisible faisant office de signature.

« Oh merci beaucoup ! Je sais que certains ne vous apprécient pas du tout, c'est le moins qu'on puisse dire, mais je ne suis pas de ceux-là, vous comprenez ?

– Merci pour le sac et bonne journée, rétorquai-je », ressentant le besoin de m'enfouir dans le sol.

Elle s'éloigna en agitant la main.

Il fallait que j'assimile les informations que je venais de collecter. À l'évidence, cette femme voulait se valoriser en racontant qu'elle m'avait parlé.

Mais le doute planait quant aux propos qu'elle tiendrait. Tandis que j'avançais droit devant moi, tout juste attentive à ce qui se passait dans la rue pour éviter de percuter un passant, un véhicule ou un réverbère, mon cerveau construisait les conciliabules, ce qui me fit penser que je devais posséder quelque talent artistique.

Donc, je l'imaginais raconter à sa meilleure amie :

« Tu sais qui j'ai croisé cette après-midi ? Cette Qxjrtx (*inaudible*) ?

– Hein ? Non, c'est qui ?

– Mais si, tu sais ! Celle qu'on a vue à Prjzjbne (*zut, rien à faire, la ligne de ma mémoire demeurerait brouillée*) !

– Ah oui ! Celle-là !

– Qu'est-ce qu'elle avait l'air tarte, encore plus en vrai qu'en photo ! Complètement à l'Ouest, elle est restée 15 minutes au distributeur, a oublié son sac, je le lui ai ramené et elle m'a signé un autographe illisible ! Si ça se trouve, elle ne sait même pas lire et écrire ! Tu te rends compte ! Elle était encore droguée, c'est sûr ! »

Autre version possible :

« Regarde cet autographe ! Devine qui c'est !? »

– ...

– Qxjrtr !

– Non ?

– Si ! Trop la classe, t'imagines ? Très abordable, très simple, elle m'a même parlé ! Beaucoup plus sympathique qu'à Prjzjbne. »

Je préférerais le second scénario, même si aucun des deux n'avait éclairci ma mémoire.

Je me rapprochais du parc.

Je marchais telle un automate, cherchant cette fois à me raccrocher aux bruits, aux odeurs, aux sensations pour faire surgir des réminiscences.

Le vacarme d'un bus qui passe, comme le tonnerre : vousssshhh.

Un bébé qui pleure, des cris d'enfants et ceux d'une mère pas contente, une poussette que l'on charrie, une valise traînée au sol : un tapage incroyable provoqué par tout ce qui roule ! crrrrrsshhhh, rrrrr, vrrrroui, crouiiiiic... Infernal, et rien qui m'évoquât quelque chose de connu.

Une moto arriva, pétaradant, brillant de mille chromes, traaa traaatraaaaaat taratatat.

Je m'imaginai sur un de ces rutilants bolides, en combinaison de cuir noir, le visage fouetté par le vent.

Possédais-je une moto ? Le conducteur dut sentir mon regard insistant : il ralentit, stoppa même et me sourit.

Toute à mon rêve d'équipée sauvage, je conjecturais déjà de prendre place à l'arrière... lorsque son expression changea et, d'un coup, comme s'il avait

reconnu en moi un démon, il mit les gaz et s'enfuit dans un tonnerre courroucé, crachant un relent de carburant insupportable.

«Malotru !», le gratifiai-je pour mon unique satisfaction car il était loin déjà.

Je restais stupide, décontenancée et asphyxiée, telle une autruche ayant plongé sa tête dans le sable jusqu'à y trouver une nappe de pétrole.

Lui aurais-je fait peur ?

« Pouvez-pas avancer ? »

Je me faisais bousculer, tancer de tous côtés. Il fallait marcher dans le rang.

La ville constituait un tourbillon d'incivilités, de pollutions sonores, visuelles et olfactives. Comment avais-je supporté cela jusqu'à présent ?

Ça toussait, éructait, crachait. Soudain, une portière de voiture claquée, PAF !, me fit sursauter.

Un conducteur de Lamborghini manqua d'emboutir un scooter.

Les insultes fusèrent.

Nous nous trouvions bien dans le XVI<sup>e</sup>, le quartier des m'as-tu-vu, pas plus aimables ni éduqués pour autant qu'ailleurs. Était-ce en cet endroit que je résidais ? Je ne saurais dire, mais le lieu me semblait familier.

« Tête d'œuf ! Tu l'as eu dans une pochette surprise ton permis ? »

Cette agression verbale, lancée par une femme aussi âgée qu'haineuse, sortie comme une catapulte de son char, bardée de vison et de bijoux, me rappelait quelque chose, mais quoi ?

Les vapeurs de gas-oil me donnaient envie de vomir. Un chien leva la patte devant moi et se mit à uriner contre le mur de la boulangerie.

Une voiture de police déboula, gyrophare tournoyant comme la faux de la mort, suivie par des camions de pompiers toutes sirènes hurlantes. Insupportable !

Je hâtai le pas et me réfugiai dans le Square des Poètes.

Je contournai la pelouse. La faune urbaine était restée dehors, dans la rue.

Ici, un lapin dérangé se mit à bondir sur l'herbe, jusqu'à se planquer dans un buisson épais au pied d'un Séquoia centenaire. Son petit derrière orné d'une queue blanche rebondissante me fit sourire.

Passées les grilles du parc, la nature reprenait ses droits. Tout s'apaisa, même si l'on percevait le bruit du périphérique en fond sonore.

Je m'avançai vers un banc et m'assis. Il était temps de voir ce que ce sac à main inélégant contenait.

J'y trouvai peu de chose : un trousseau de clés qui émit un tintement réprobateur lorsque je l'agitai, sans me livrer pour autant d'indication sur mon adresse ; une enveloppe, blanche, renfermant une feuille pliée en quatre ; un téléphone qui me demanda un mot de passe dès que je l'effleurai.

*Sale bête !*, fulminais-je comme si l'objet était vivant. De rage, j'eus envie de le balancer dans les fourrés, puis me ravisai. Cela pourrait servir.

Après tout, je détenais l'essentiel en ce monde. Si je récapitulais : un visage d'actrice ou de personnalité pas très appréciée, pas très connue non plus, une tache sur

mon pantalon, un téléphone bloqué, des clés, une lettre : voilà les seuls éléments que je possédais.

Le calme et la verdure qui m'entouraient favorisaient la réflexion. J'entrai dans une sorte de méditation tandis qu'un timide soleil tentait de percer une brume sournoise.

Bien sûr, en cherchant bien ce nom, cette adresse, je devrais les retrouver... mais quelque chose me suggérait que je ne devais pas me souvenir de mon ancienne existence ni retourner à mon domicile. Pourquoi ce sentiment étrange ?

Emplie de *zénitude*, je dépliai la lettre trouvée dans mon sac. La lus. La repliai en silence.

À présent, je ne savais toujours pas qui j'étais ni où j'habitais.

Mais je venais d'apprendre que si j'avais bien eu l'intention d'y retourner après avoir tiré de l'argent, ce n'était que par habitude et lâcheté. Que mon amnésie me fournissait l'occasion de m'échapper. Et que je

devais m'enfuir loin. Très loin. Ailleurs. Refaire ma vie,  
une autre existence. M'oublier pour me retrouver.

Repartir de zéro pour me reconstruire.

Alors commença le jeu de piste.



### **3 – Les fusillades fleuries de Jacky**

« Ah te voilà enfin ! Il m’escagasse, ce même avec son père !

– Voyons, il est perturbé, c’est normal !

– Mais rien n’y fait ! Tu dépenses des fortunes en psy et en jouets et tu ne t’occupes même pas de moi ! Un bon coup de pied dans le train arrière lui ferait du bien ! T’es obligée de passer tant de temps à le coucher ?

– Tu sais bien que sinon, il fait des cauchemars.

– Mais de toute façon, il va se réveiller comme toutes les autres nuits. Et se mettre à hurler comme un putois qu’on égorge !, s’énervait-il, plié en deux, tentant de se couper l’ongle du petit orteil, récalcitrant.

– Tu fais plus de bruit que lui pour l’instant. En tous cas, j’espère qu’il dormira jusqu’à demain cette fois !

– Mais voyons, toutes les nuits c’est la même chose ! Y’a de quoi devenir dingue ! T’as qu’à lui dire qu’on

lui commandera un père pour Noël ! Un comme il veut, avec la pipe du capitaine Haddock et la bouteille de whisky, et qu'il nous fiche la paix !... Et *phoque*, voilà, je me suis coupé ! », hurle-t-il en balançant un coup de pied dans la table. « Aïe ! C'est de ta faute ! C'est de sa faute ! Vous me faites braire tous les deux ! »

*Tu sais quel animal brait ?*, pense-t-elle.

Et le lendemain, comme les autres jours...

« Il a encore hurlé cette nuit ! J'en peux plus.

– Pourtant le psy avait dit qu'une journée au calme à ne rien faire l'apaiserait.

– Ton psy je vais aller le voir un jour et lui dévisser la tête, on trouvera bien ce qu'il y a dedans –ou pas.

– Maintenant il dit que c'est pas juste l'abandon qui lui fait peur comme ça, qu'il doit y avoir autre chose

– Quoi autre chose ? C'est quoi ces insinuations ? Attends, je vais lui parler, moi, il va comprendre comment je m'appelle, ce virus à lunettes !

– Mais non rien à voir avec toi.

– Alors c'est son père, c'est ça ! Je le savais ! Si je lui mets la main dessus à celui-là, il pourra dire adieu à son râtelier !

– C'est p'têt parce qu'il a peur de toi qu'on a plus de nouvelles de lui...

– Tu parles... quand on est un homme, on n'a pas les foies ! Et pourquoi qu't'essuies la télé à chaque fois que je j'te cause ?

– C'est juste que quand tu t'énerves tu postillottes sur l'écran et après on voit plus rien.

– Bon ben toute façon y'a rien à azimuther là. J'ai bien mieux à te montrer. Allez, Ginette, on va dans la chambre avant qu'il se réveille.

– Je crois que j'ai entendu du bruit, non ?

– Ah non ! Tu m'auras pas comme ça ! Et si on essayait de lui donner un peu de whisky avant de dormir, au même, comme au capitaine Haddock ? »